

Drámaíocht

Il était tragiquement beau en haut de cette colline, dessous ces nuages gris. C'est lui qui embellissait le paysage, son visage était de l'art, son corps une sculpture. Et comme tout chef-d'œuvre, je ne pouvais pas le toucher, je ne pouvais même pas m'y approcher. Mais il venait tous les jours en haut de cette colline, à quelques mètres de ma petite maison. Je le regardais à travers ma fenêtre avec mon pinceau à la main, et j'essayais de recréer cette perfection sur ma toile. Aucun artiste ne pourrait lui faire honneur et certainement pas moi. J'essayais de deviner la couleur de ses yeux, la courbe de ses lèvres, les lignes précises de son visage. Je n'avais que vingt minutes par jour pour le prendre comme modèle. Je me mettais devant ma fenêtre bien avant son arrivée pour percevoir son visage, mais quelque chose m'y empêchait à chaque fois, je tournais la tête dix secondes et je le voyais de dos, les mains dans les poches, en haut de la colline comme tous les soirs. Je ne voyais que son dos, mais c'était la plus belle image que je pouvais avoir. Ma peinture avançait très lentement par ma faute. Je n'arrivais pas à me concentrer, je me disais qu'un jour, je devrais prendre mon courage à deux mains et m'approcher de lui. Mais je ne voulais pas perdre ce mystère. Chaque soir dans mon petit carnet, j'imaginai son visage, son prénom, sa profession, j'avais beaucoup d'inspiration grâce à lui. La seule chose que je pouvais dessiner était ses cheveux noirs. Ils étaient toujours très bien coiffés, le vent décoiffait à peine ses cheveux. Cela ne faisait que quelques jours que je le contempiais et il était devenu mon divertissement préféré. Certains soirs je le dessinais, d'autres je le fixais seulement. Mais il était grand temps que je m'approche de plus près de cet inconnu qui avait dérobé mon attention, mon appétit et mon sommeil.

Cette journée, j'avais préparé une phrase d'introduction pour m'approcher de lui. Je m'entraînais devant mon miroir pour m'assurer que je n'allais pas le faire fuir. Je regardais les heures défilier, mon appréhension me paralysait, je tentais encore et encore d'imaginer son visage. Et si j'étais déçue finalement ? Je connais seulement son dos, ses cheveux, ses vêtements.... Mais mon intuition me laissait croire que cet homme avait une place sur ma toile, que sa présence devant ma fenêtre n'était pas anodine. C'était enfin l'heure. Je faisais les cent pas dans ma petite maison tout en regardant à travers la fenêtre. Le temps semblait s'être figé, le silence régnait. Je me demandais si c'était une bonne idée finalement. Je ne sortais pas souvent et je ne communiquais pas souvent, peut-être qu'il venait en haut de cette colline pour être seul. J'étais habillée tout en blanc, j'avais détaché mes longs cheveux noirs, rougi mes pommettes et poudrés mes paupières.

Il était là. Debout sur cette colline. Je prenais plusieurs bouffées d'air avant d'ouvrir ma porte et j'ai fermé les yeux quelques instants pour imaginer une dernière fois la scène. Ma seule envie était de le dessiner, je voulais juste son accord, et son visage. Après un dernier souffle, j'ouvris la porte et fixai mon objectif. L'atmosphère était de plus en plus lourde, les nuages noirs recouvraient de plus en plus le ciel. Il restait immobile comme à

son habitude, mon cœur s'emballait, j'avais l'impression qu'il allait sortir de ma poitrine, au plus je m'approchais au plus le battement était intense. J'étais maintenant assez proche de lui pour qu'il m'entende, pour qu'il me sente. Mais il ne se retournait, il était encore figé. J'ai donc décidé de tapoter son épaule délicatement pour enfin voir son visage, mais j'ai seulement entendu une lourde respiration. Je ne savais pas quoi faire, je ne bougeais plus, j'attendais. Les secondes paraissaient très longues, assez longues pour me dire que c'était idiot de vouloir voir le visage d'un inconnu. C'est alors que j'ai décidé de tourner les talons et rentrer à toute vitesse chez moi quand j'ai senti une main se poser sur mon épaule. Je me retournai doucement, le regard baissé. En premier, je voyais ses chaussures noires abîmées, ensuite son pantalon noir d'aniline, puis son gilet de la même couleur. C'était à ce moment-là que tout a basculé, dans ma tête, dans mon corps, au plus profond de mon âme. Je pensais que c'était un mirage, je pensais halluciner. Cet homme avait bel et bien pas de visage. Seulement de la peau. Je reculais, très vite mais il me prit le bras et me glissa un « s'il vous plaît » . Sa voix était pleine de détresse, moi je n'en avais plus. Je le regardai encore quelques secondes, mais la peur prenait le dessus, j'étais incapable de contempler ce vide.

« Peignez-moi un visage. Je sais que vous êtes une peintre. Cela fait depuis des semaines que j'attends. Peignez-moi un visage. » Mon regard était perdu sur les hautes herbes balayées par le vent. Je ne savais pas quoi faire. J'avais le choix entre laisser un homme dans le désespoir ou alors, peindre un visage. C'était mon but premier de peindre cet homme, mais ce n'était pas mon but de le créer. Il me suppliait encore et encore. Cela m'était impossible de le regarder dans les yeux, mais je n'aurais jamais pu me regarder dans un miroir si je l'avais laissé dans cet état. Alors je pris sa main pour qu'il me suive jusqu'à ma petite maison, et j'allais dessiner un visage.

Aucun mot sortait de ma bouche, je préparais mes gouaches tout en sentant sa présence derrière mon dos. Ce silence me dérangeait. J'essayais de me calmer, je fermai les yeux afin de me recentrer sur moi-même pendant cinq secondes et réaliser ce qui était en train de se passer. « C'est qu'une toile, ce n'est qu'une toile. » . C'est tout ce que j'arrivais à me répéter. Je le fis s'asseoir afin de commencer mon œuvre. Pour briser ce silence, je lui ai posé des tas de questions. Je voulais savoir sur qui j'allais greffer un visage. Sa réponse était simple « Sur un homme à qui il en manque un. ». Je n'ai pas voulu poser d'autres questions car j'étais déjà assez perturbée. Les mains tremblantes, je continuai ma tâche. Je pensais à toutes ces nuits passées devant mon carnet à imaginer son visage, à dessiner ses yeux.... C'était impossible de me concentrer face à cette chose irréelle. Peut-être que j'aurais mieux fait de rester seule dans ma petite maison et de ranger ma curiosité. J'avais la tête complètement ailleurs, je ne sais pas s'il pouvait le sentir, mais de mon côté, je le sentais complètement inerte, c'était à se demander s'il était vraiment vivant, s'il y avait une personne derrière cette peau lisse et sans relief. Mon esprit s'était complètement évadé, je voulais juste en finir pour pouvoir oublier.

Le résultat était affreux. Je ne contrôlais pas mes mouvements, rien n'était à sa place. Il y avait un œil sur le front, un autre sur le menton. La bouche était au centre du visage et le nez sur l'une des joues. Je n'ai aucune explication logique pour cette peinture horrifique. Le rendu était plus effrayant que la base, je ne voulais pas qu'il se regarde, mais je ne voulais pas recommencer. Il se leva pour pouvoir contempler son visage qui, au final, n'en était pas un. Je baissai les yeux et j'appréhendai la réaction. Un hurlement, des cris. Il passait ses mains sur son visage afin d'effacer la peinture, mais c'est avec stupeur que lui et moi remarquions que la peinture ne s'effaçait pas. Je me précipitai vers lui avec un torchon pour effacer cette horreur, mais rien n'y faisait, j'avais encore plus condamné cet homme. « Mais qu'est-ce que vous m'avez fait ?! » Me

demanda-t-il en sanglot. Je n'avais toujours pas de réponse, je restai muette tout en le voyant s'acharner sur son visage. Il me lança un dernier regard avant d'ouvrir la porte violemment et je le vis courir vers le haut de la falaise. Prise de panique, je courus après lui mais il était bien trop rapide et il sauta. D'une seconde à l'autre, je ne le voyais plus et je m'étais effondrée sur les hautes herbes. J'étais incapable de respirer, cette fois-ci, mon cœur avait tiré sa révérence.

Tous les soirs, les autres psychiatres et moi la regardions peindre. C'était toujours le même rituel. Elle commençait par peindre un paysage, une colline, une petite maison, un ciel gris. Puis sur une autre toile, ce même paysage avec en plus un homme de dos. Entre deux toiles, elle s'arrêtait et fixait le mur, comme si elle imaginait une histoire avant de peindre. La troisième toile était un visage, le même style que Picasso, c'était étrangement beau. Quand elle peignait cette toile, nous la voyons s'agiter, être de plus en plus en transe. Mais le plus curieux c'était la dernière toile. Un homme se suicidant le haut d'une falaise. Cette dernière peinture était très poignante, pour nous, mais encore plus pour elle. À chaque fois qu'elle terminait cette peinture, elle s'effondrait et son cœur s'arrêtait e battre. Cela faisait seulement deux semaines qu'elle était internée et nous la réanimions chaque soirs. Tous les soir, elle dessinait le suicide de son frère, tous les soirs, elle mourrait avec lui.

Atalanta